



XXXe dimanche du Temps Ordinaire - Année B
Frère Giovanni Battista
Livre du prophète Jérémie 31,7-9
Psaume 125
Lettre aux Hébreux 5, 1-6
Évangile selon saint Marc 10, 46b-52
Église Saint-Gervais – Saint-Protais, Paris
24 octobre 2021

L'évangile de ce dimanche nous propose le texte de la guérison d'un homme dont nous ne connaissons pas grand-chose.

- De son nom Bartimée on peut déduire qu'il était le fils d'un certain Timée ;
- ensuite le texte précise qu'il était aveugle ;
- et, s'il mendiait cela veut dire que Bartimée était non seulement aveugle, mais aussi pauvre ;
- et vu qu'apparemment il n'y avait personne qui le prenait en charge, personne, par exemple de sa famille, qui s'occupait de lui, même si son nom en portait la mémoire par la référence à son père¹, Bartimée paraît ici assez seul.

Donc, voilà un peu le cadre de vie ordinaire de Bartimée : là, assis au bord du chemin à la sortie de Jéricho, et cette scène, probablement, se répétait tous les jours de manière assez monotone.

Mais ce jour-là était un jour différent. Pourquoi ? Eh bien, parce que Jésus passait par là. Mais avant de penser au passage de Jésus, il faudrait quand même souligner un détail qui n'est pas sans importance. C'est que Bartimée, on ne sait pas comment, on ne sait pas pourquoi, le connaissait déjà (on peut peut-être deviner que c'était parce que Jésus, après presque trois ans de prédication et de prodiges, était désormais devenu un Rabbi assez connu, voire fameux). Lorsque Jésus passe, il ne pose pas la question, c'est qui Jésus ? Ou : quel Jésus ? (en considérant que notre Jésus de Nazareth n'était pas le seul à s'appeler comme ça) ; non, Bartimée le connaissait déjà, il avait déjà entendu parler de lui. Détail inutile ? Peut-être, mais au moins au niveau symbolique, cette connaissance préalable que Bartimée avait de Jésus, en fait, le rend encore plus semblable à nous qui connaissons déjà Jésus ; nous le connaissons depuis longtemps, et sans doute mieux que Bartimée, et pourtant, malgré cela, il peut nous arriver parfois de nous sentir un peu comme Bartimée, c'est-à-dire des gens seuls, des gens aveugles car ils n'ont plus une espérance solide pour l'avenir, et surtout des gens assis : au lieu d'être en marche, nous sommes assis. C'est le monde qui bouge mais nous, nous sommes paralysés.

Et c'est la monotonie qui règne, la monotonie qui ne nous fait même plus percevoir les passages dans notre vie du Seigneur, qui pourtant y passe fréquemment, régulièrement, pour ne pas dire tous les jours. La monotonie peut devenir une anesthésie du désir, de la volonté, du cœur et malheureusement parfois aussi de la foi. Joseph Ratzinger disait, lorsqu'il était encore Evêque de Munich : « *Un sacristain qui chaque jour a à faire avec le St Sacrement, bientôt il ne s'agenouillera plus, parce qu'il lui est devenu trop familier* ».

Pourtant Bartimée n'est pas endormi ; même si cette route, pour lui, au lieu d'être un lieu de mouvement est désormais devenue un lieu de stationnement, il y a quand même cette réminiscence du nom de Jésus dans son cœur. Sa simple audition réveille quelque chose en lui, comme un souvenir de cette lumière, autrefois connue et ensuite perdue², qui le fait crier sans hésitation : « *Fils de David, Jésus, prends pitié de moi !* ». Voilà la première qualité de Bartimée : Bartimée est capable de crier. Et il faut du courage pour crier au milieu des gens, parce que celui qui crie s'expose, manifeste sa détresse ; il arrête de jouer le jeu de celui qui, apparemment, va toujours bien, qui se montre toujours en forme, ou qui répond toujours "très bien" lorsqu'on lui demande comment ça va. C'est paradoxal, mais si la vie de l'homme s'ouvre par un cri, petit à petit l'homme finit par se domestiquer, par résigner tellement sa sensibilité à la désillusion/désolation d'un quotidien monotone et sans espoir, qu'un éventuel cri ne pourrait que représenter un exploit assez importun et anormal. Et c'est ainsi qu'en désapprenant à crier, on risque de perdre le droit à ne pas aller bien. On ne peut pas crier tout simplement parce qu'on ne peut pas ne pas aller bien. Surtout si on est chrétien, et qu'alors on pourrait nous insinuer le doute que si nous ne sommes pas toujours dans la joie cela veut dire que nous ne sommes pas totalement chrétiens. Eh bien non, cela n'est pas vrai. Le cri de Bartimée aujourd'hui, et mieux encore, le cri de Jésus sur la croix (« *Mon Dieu, Mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné* » Mc 15,34) nous restituent le droit de ne pas aller bien,

même en étant chrétiens, et ils nous autorisent à crier vers Dieu devant tout le monde ; on n'a pas le devoir d'expliquer à tous et à n'importe qui pourquoi, mais on a le droit de vivre des crises, sans le cacher avec honte ou sens d'échec.

Combien de barrières faut-il faire sauter pour réapprendre à crier ? Il y en a au moins trois.

1. La première barrière c'est nous-mêmes : crier casse l'image que nous pourrions avoir de nous, de personnes toujours en forme, spirituellement aussi. Pourquoi devrais-je me montrer aux autres dans un état de besoin ?
2. Ensuite il y a la barrière des autres : « *Beaucoup de gens le rabrouaient pour le faire taire - nous dit le texte, mais Bartimée criait de plus belle* ». C'est normal qu'on ait voulu le faire taire, parce que celui qui crie dérange, pas simplement parce qu'il fait du bruit, mais surtout parce qu'il dévoile une misère⁴, et pire encore, parce qu'il le fait au passage du fameux Rabbi de Nazareth, là où si vraiment il fallait lancer des cris, ils auraient dû être plutôt des cris d'ovation, pas de gémissement.
3. Mais il y a une troisième barrière à la libération du cri caché en nous, laquelle ? Eh bien, paradoxalement la troisième barrière à enfreindre c'est Dieu lui-même, mais pas le Dieu vrai, mais notre idée de Dieu,
 - ou plus précisément notre peur de Dieu, celle qui nous fait dire : si après que j'ai crié Dieu ne m'exauce pas je serai encore plus déçu ;
 - ou notre peu de foi en lui, celle qui nous fait penser que ce malheur que je porte en moi depuis une vie, même Dieu ne pourra le guérir ou l'apaiser.

Eh bien, Bartimée, cet homme aveugle, seul, malheureux au bord du chemin, dans la monotonie de sa vie dépendante de la générosité ou de l'indifférence des passants, a encore le courage de trouver la force de crier. Cela nous montre qu'en nous, même dans les pires moments, la grâce divine qui travaille invisiblement dans les cœurs, peut nous faire trouver des forces inespérées pour crier à Jésus : prends pitié de moi ! C'est ce que d'ailleurs actuellement l'Eglise est en train d'apprendre et de nous apprendre à tous, face aux malheurs et aux misères qui pendant des décennies sont restés cachés dans des souterrains existentiels qui avaient besoin d'écoute, de guérison, de lumière.

Bartimée réussit donc à casser toutes les barrières qui l'empêchaient d'entrer en relation avec Jésus, et finalement il crie encore plus fort : « *Fils de David, prends pitié de moi !* »

Que se passe-t-il alors ? Jésus l'appelle : « *Appelez-le.* » « *On appelle donc l'aveugle, et on lui dit : « Confiance, lève-toi ; il t'appelle.* » *L'aveugle jeta son manteau, bondit et courut vers Jésus* ». Il est intéressant de voir que Jésus répond au cri du malheureux. Oui, mais il ne répond pas n'importe comment, pas non plus en lui offrant simplement de l'argent comme s'il suffisait lui donner quelque chose pour s'affranchir, enfin, de la gêne de rencontrer ce malheureux face à face. Non, au cri de Bartimée répond l'appel de Jésus. Exigeant pour Jésus, dirions-nous, mais exigeant pour Bartimée aussi ! « *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* » Question abyssale, si nous y pensons, celle sur notre désir, si abyssale qu'un saint Ignace élaborait tout un mois d'exercices spirituels pour que nous puissions en prendre conscience sans rester prisonniers du labyrinthe de notre liberté.

La réponse de Bartimée, pourtant, semble prête, rapide et sans hésitation : « *Rabbouni, que je retrouve la vue !* ». Et c'est à ce moment-là que Jésus, une fois réveillé le désir, veut maintenant faire venir sa foi à la lumière : « *Va, ta foi t'a sauvé.* » *Et aussitôt - nous dit le texte, l'homme retrouva la vue, (en même temps qu'il trouva la foi, pourrait-on ajouter) et il suivait Jésus sur le chemin.*

Voilà l'itinéraire de salut de notre ami Bartimée.

- De la libération du cri,
- à l'éclosion du désir,
- à la découverte ou redécouverte de sa foi, c'est toute l'humanité de ce pauvre mendiant que Jésus a sauvée.

En fait, à la fin de ce récit on voit bien que le besoin de Bartimée de retrouver la vue n'était qu'un fragment de cette soif de bonheur et de vie qui nous habite tous et qui, au passage de Jésus, comme le ferait un volcan apparemment endormi depuis des siècles, explose en nous et nous catapulte tout d'un coup dans l'horizon d'une vie nouvelle et inconnue que pourtant nous reconnaissons comme notre vraie vie, celle qui nous appartient vraiment, celle pour laquelle nous avons été créés, et pour laquelle nous sommes et nous serons toujours à nouveau prêts à tout quitter pour nous y plonger.

Ce jour-là, pour Bartimée, c'était une joie trop grande pour pouvoir être contenue, et les joies de ces dimensions-là ne peuvent s'exprimer que par la fidélité sur le chemin et par un amour qui ne pourra qu'être éternel.

Et, d'ailleurs, combien l'expérience nous montre qu'il nous suffit d'une seule goutte de cette joie-là, pour nous faire avancer pendant des mois, voire des années, dans le désert.

Le comble du paradoxe, c'est que Bartimée, à présent qu'il voit et qu'il pourrait donc aller où il veut à droite et à gauche en suivant les orbites arbitraires de sa propre volonté, sans maître, ni guide, ni chemin préétabli, eh bien non, Bartimée choisit de suivre Jésus. Voilà le désir qui, joint à maturité, et qui, ne faisant plus qu'une seule chose avec la liberté, devient *libre fidélité par amour*. Libres, fidèles et amoureux du Christ, voilà les traits des disciples de Jésus. C'est la preuve que ce jour-là à la sortie de Jéricho, Jésus n'a pas seulement fait une guérison, mais a réalisé pour Bartimée une œuvre de salut, en lui ouvrant le chemin de la béatitude.

Ce chemin est ouvert et disponible pour nous aussi si nous avons le courage et l'humilité, comme Bartimée, de crier vers Jésus, de lui remettre notre désir, et de nous remettre nous-mêmes à lui par la foi, et l'ancienne prophétie de Jérémie s'accomplira encore dans notre vie : « *Je vais les conduire aux cours d'eau, par un chemin tout droit où ils ne trébucheront pas. Car je suis un père pour Israël* » (Jr 31,9).

1cf. G. PICCOLO, *Sussidio per la predicazione, XXX Domenica del Tempo Ordinario - Anno B*, <http://www.clerus.va/content/clerus/it/omelie/new247.html> (page consultée le 23/10/2021).

2J. RATZINGER/BENEDETTO XVI, *Insegnare e imparare l'amore di Dio*, Siena, Cantagalli, 2016, p. 205. Cité en italien par M. STATZU, L'incontro di Bartimeo con Gesù - Ritiro del Clero diocesano di Nuoro, 25.10.2018, p. 5. : <http://www.diocesidinuoro.it/wp-content/uploads/2018/11/20181025-ritiro-clero-Nuoro-1-Mc-1046-52.pdf> (page consultée le 23 octobre 2021).

3Cf. BENEDETTO XVI, Homélie de la Messe de conclusion du Synode des Évêques, 28.10.2012 : https://www.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/homilies/2012/documents/hf_ben-xvi_hom_20121028_conclusionone-sinodo.html (page consultée le 23 octobre 2021).

4Cf. R. CANTALAMESSA, *Signore, che io veda - XXX domenica del Tempo Ordinario*, <http://www.cantalamezza.org/?p=3631&lang=it> (page consultée le 23 octobre 2021).